

Le Rouge et le Nègre

Qu'y a-t-il de commun entre un paysan sahélien, un coupeur de cannes antillais, un prolétaire noir de chez Renault et un cireur de Harlem ? Il y a le regard de l'Autre. Dès 1919, ce miroir déformant provoquera chez les Africains et les Antillais de France l'amorce d'une "prise de conscience raciale", qui débouchera sur le mouvement de la négritude à la fin des années trente.

Texte et illustrations extraits de Presse et Mémoire, catalogue de l'exposition "France des étrangers, France des libertés", Génériques, Éditions ouvrières, 1990

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, seuls quelques étudiants antillais, africains ou malgaches se rendait chaque année en France pour y poursuivre des études. Mais ces brillantes exceptions, isolées dans la cité impériale, étaient loin de constituer ne serait-ce que l'ébauche d'une communauté noire en exil. Avocats, ingénieurs ou médecins, ils représentaient à eux seuls la bonne conscience de la France. Leur présence confortait le discours assimilationniste des autorités coloniales et semblait démontrer que la "mission civilisatrice de la France" n'était pas un vain mot.

La Première Guerre Mondiale entraîne l'amorce d'une émigration antillaise et africaine en France d'une tout autre nature. Après le conflit, quelques centaines de tirailleurs sénégalais démobilisés décident de s'installer en métropole. Ils constituent l'embryon d'une diaspora africaine en France. Moins intellectuels que leurs aînés, moins assimilés aussi, ils vont se confondre pendant tout l'entre-deux-guerres avec le noyau militant le plus radical de la presse noire.

À leurs côtés, les Antillais, tout au plus 15 000 personnes en France au tournant des années trente, se découvrent progressivement une communauté d'intérêt et de destin avec ces Africains, qu'ils considéraient naguère comme des "sauvages". Car les Antillais ne deviennent et ne se sentent nègres⁽¹⁾ qu'une fois arrivés en Métropole. C'est dans le regard de l'Autre, de l'indigène de France, que naît la "prise de conscience raciale". Cette révélation identitaire va favoriser l'éclosion de mouvements et de journaux nègres, regroupant les Antillais, les Réunionnais, les Malgaches, les Guyanais et les Africains dans un même combat pour la dignité, la reconnaissance de la culture noire, de la civilisation africaine.

Une des particularités des mouvements et journaux de l'entre-deux-guerres réside justement dans cette volonté d'union entre tous les Noirs de la diaspora⁽²⁾. Dès 1921, le journal *Le Messager Dahoméen*, fondé à Paris par l'instituteur dahoméen Louis Hunkanrin, accueille dans ses colonnes le journaliste guadeloupéen Max Clairville-Bloncourt. De mars 1923 à janvier 1925, *Le Libéré* (officiellement Tribune du peuple Malgache), fondé par le Malgache Jean Ralimongo, devient la tribune du monde noir tout entier. L'avocat dahoméen Kojo Tovalou et l'écrivain antillo-guyanais René Maran y collaborent régulièrement.

1)- Dans les années vingt, le mot "nègre" entame sa descente aux enfers, sous la pression conjuguée du complexe de culpabilité des Français antiracistes, et du syndrome de l'assimilé, pour qui le mot "nègre" est devenu antonyme de "civilisé". C'est précisément à cette époque que les militants africains et antillais revendiquent haut et fort pour eux-mêmes l'emploi d'un terme souillé par les bouches des racistes : "Les jeunesses du Comité de défense de la race nègre se sont fait un devoir de ramasser ce nom dans la boue où vous le traînez, pour en faire un symbole." C'est dans ce sens que le mot "nègre" est repris ici.

2)- Pour plus de précisions, on se reportera à Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985.

Mais c'est le bimensuel *Les Continents*, fondé en mai 1924, qui va systématiser cette volonté d'union entre les Noirs du monde entier. Le directeur du premier journal noir inter-communautaire est Kojo Tovalou et son rédacteur en chef René Maran, un ancien administrateur colonial en poste en Afrique équatoriale qui obtient le prix Goncourt en 1921 pour *Batouala, véritable roman nègre*. Pour l'un comme pour l'autre, l'indépendance n'est pas à l'ordre du jour et *Les Continents* s'affirme comme un journal assimilationniste, croyant encore à la "mission civilisatrice de France" et luttant contre les abus de la colonisation.

Mais déjà une timide réhabilitation du monde noir transparait dans les pages culturelles du journal sur le Jazz, l'art nègre et la culture africaine. C'est à la suite d'un procès intenté par Blaise Diagne, le député du Sénégal, que René Maran avait accusé de prévarication, que le journal *Les Continents* disparaît en décembre 1924.

Parallèlement à ces journaux assimilationnistes qui revendiquent avant tout la citoyenneté pleine et entière pour les "indigènes des colonies", naît en 1921, en marge du parti communiste, un pôle plus radical. L'Union intercoloniale, petite association dépendante du PCF, fonde en avril 1922 le journal *Le Paria*, un mensuel où s'expriment côte à côte Indochinois, Maghrébins, Antillais, Africains et Malgaches.

C'est à l'Union intercoloniale que naissent en 1926-1927 des petites organisations nationales, entretenant des relations – régulières mais le plus souvent conflictuelles – avec la section coloniale du PCF. Parmi elles, le Comité de défense de la race nègre, fondé par l'ancien tirailleur sénégalais Lamine Senghor, édite en janvier et mars 1927 deux numéros de *La Voix des Nègres*.

*“Nous voulons imposer le respect dû à notre race,
ainsi que son égalité avec toutes les autres
races du monde, ce qui est son droit et notre devoir,
et nous nous appelons Nègres !”*

Le premier de ces deux numéros est un patchwork de toutes les sensibilités de la diaspora noire de Paris. Le discours assimilationniste de l'Antillais Brière de l'Isle côtoie la profession de foi anti-impérialiste de Lamine Senghor. Mais tous sont d'accord pour faire du combat pour la dignité le préalable à toute action revendicatrice. Qu'ils luttent pour l'égalité des droits, pour la liberté d'expression ou pour l'indépendance, les uns et les autres savent qu'aucun de ces objectifs ne pourra être atteint, s'ils ne réussissent pas d'abord à imposer la respectabilité de la culture noire. A l'heure où le "neg-y'a-bon", celui de la publicité Banania, imprègne tous les cerveaux, il est urgent d'imposer au monde les vraies "valeurs de la race". L'article intitulé "Le mot nègre", signé en première page de *La Voix des Nègres* par toute la rédaction, illustre

parfaitement cette priorité : “Nous voulons imposer le respect dû à notre race, ainsi que son égalité avec toutes les autres races du monde, ce qui est son droit et notre devoir, et nous nous appelons Nègres !” Mais le Comité de défense de la race nègre se débat dans des difficultés financières insurmontables qui l’obligent à avoir recours aux communistes français. Le deuxième numéro de *La Voix des Nègres*, financé par le PCF, traduit un retour à l’orthodoxie communiste. La priorité revient dès lors au combat de classe, l’accent étant mis sur le prolétariat noir, et sur la communauté de lutte et de destin entre ouvriers européens et parias coloniaux.

Désormais les journaux des révolutionnaires noirs oscilleront, au gré des tutelles communiste, entre un panafricanisme romantique (“la conscience de race”, “la terre des ancêtres”, “l’antique civilisation africaine”) et un internationalisme prolétarien dont ils ne semblent pas toujours très convaincus. On retrouvera cette dichotomie dans le journal *La Race Nègre*, fondé en juin 1927 par Lamine Senghor, puis dirigé, à la mort de ce dernier en novembre 1927, par l’instituteur malien Tiemoko Garan Kouyaté.

En avril 1931 les partisans de l’autonomie vis-à-vis du PCF scissionnent et emportent avec eux le titre du journal *La Race Nègre*. Tiemoko Garan Kouyaté fonde alors en juillet 1931, avec l’aide du mouvement communiste *Le Cri des Nègres*, qui s’alignera progressivement sur les thèses les plus orthodoxes du Komintern. Après octobre 1933, date de l’exclusion de Kouyaté, *Le Cri des Nègres* n’est plus qu’un organe communiste parmi d’autres. L’accent y est mis sur la défense de l’URSS ou sur la lutte des Noirs américains, que l’Internationale communiste considère comme le fer de lance du prolétariat noir mondial. *Le Cri des Nègres* lance par exemple une campagne pour sauver les “huit de Scottsborough”, huit Noirs condamnés à mort par la justice raciste des USA, pour un prétendu viol collectif.

Mais le pôle révolutionnaire n’est pas le seul à s’exprimer à Paris. Dès février 1928, le mensuel *La Dépêche Africaine*, fondé par le Guadeloupéen Maurice Satineau, reprend le flambeau réformiste et assimilationniste des *Continents*. *La Dépêche Africaine*, où on retrouve René Maran, s’assure la collaboration – et la caution – de personnalités françaises “indigénophiles”, comme on les appelait alors. Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT, livre quelques articles sur la situation sociale aux colonies, tandis que le célèbre critique d’art Paul Guillaume tient une rubrique sur l’art nègre.

Si les prises de position politiques du journal sont très sages, ses rubriques culturelles posent les bases d’une négritude avant la lettre. Les sœurs Nardal, étudiantes martiniquaises de Paris, assurent la liaison entre intellectuels noirs francophones et anglophones et développent les thèmes de la “Negro-Renaissance” américaine qui vont influencer les communautés noires de France.

Paulette Nardal dresse l'inventaire du "génie artistique nègre" dans des articles de *La Dépêche Africaine* sur la danse antillaise, le jazz, sur la venue à Paris du ténor noir américain Roland Hayes, ou le jeu de l'acteur "soudanais" Habib Benglia. Dès le premier numéro du journal, Jane Nardal (ndlr, sa sœur) introduit l'idée du métissage culturel. Dans un article intitulé, "L'internationalisme noir", elle développe une nouvelle conception de l'assimilation. Prenant comme modèle le concept "d'afro-américain", forgé aux Etats-Unis, elle fait de la culture afro-latine une "francité" qui ne renierait ni sa "race" ni ses origines africaines : "L'amour du pays latin, pays d'adoption, et celui de l'Afrique, le pays de leurs ancêtres, ne sont pas incompatibles. L'esprit nègre, si souple, si capable d'assimilation, si subtil, surmontera aisément cette apparente difficulté."

La Dépêche Africaine, qui paraît régulièrement jusqu'en 1932, est le creuset des mouvements intellectuels noirs des années trente. On peut déjà y lire en filigrane la révolution culturelle des années suivantes.

Car au début des années trente, le petit cénacle noir de Paris a pris de l'assurance : la vogue nègre est alors devenue en France un phénomène de société et on peut légitimement supposer que la reconnaissance de la culture noire est en marche. Les Africains, mais surtout les Antillais, partent en quête de "l'âme nègre" dans *La Revue du Monde noir*, fondée en octobre 1931 par le docteur haïtien Léo Sajous, M^e Henri Jean-Louis, Paulette Nardal et quelques amis.

*La Revue du Monde noir, fondée en 1931,
part en quête de "l'âme nègre"
et entend réhabiliter la civilisation noire,
la culture africaine, les "valeurs de la race"*

Dans les six numéros de ce mensuel, publié jusqu'en avril 1932, l'âme et la civilisation noires, la culture africaine et les racines africaines du monde caribéen sont revendiquées, analysées, disséquées même. Mais la revue franchit une étape supplémentaire, adoptant la thématique racialisée des "négrophobes" pour la retourner contre eux, et bâtir une théorie nouvelle de "l'âme nègre". On s'accorde avec les racistes et on accepte, de fait, l'idée d'un "déterminisme racial" : la supposée supériorité des Blancs dans le domaine technique est contrebalancée par "l'instinct artistique" propre à la race noire. Reprenant à son compte un vieil adage du café du Commerce, Louis Achille présuppose que "le Noir a l'art dans le sang", puisqu'aussi bien toute sa vie est guidée par "un instinct artistique exigeant pour le corps autant que pour l'âme une satisfaction urgente et fréquente. Pénétrant profondément l'organisme, jusque dans les filets nerveux les plus ténus et les plus éloignés des centres vitaux que sont le cœur et le cerveau, il le secoue et lui impose de véritables besoins physiques."

Au moment où *La Revue le Monde noir* cesse sa publication, paraît, en juin 1932, le seul et l'unique numéro d'une petite revue antillaise, *Légitime Défense*. Les jeunes poètes qui s'y expriment, Etienne Léro, Jules Monnerot ou René Ménénil, sont beaucoup plus radicaux que leurs aînés. Influencés par le marxisme et le surréalisme, ils partent en guerre contre la bourgeoisie de couleur, qui n'a produit jusqu'ici qu'une "poésie de décalcomanie" (c'est-à-dire copiée sur celle des Blancs), qui trahit ses origines à la fois par son conformisme social et son psittacisme littéraire.

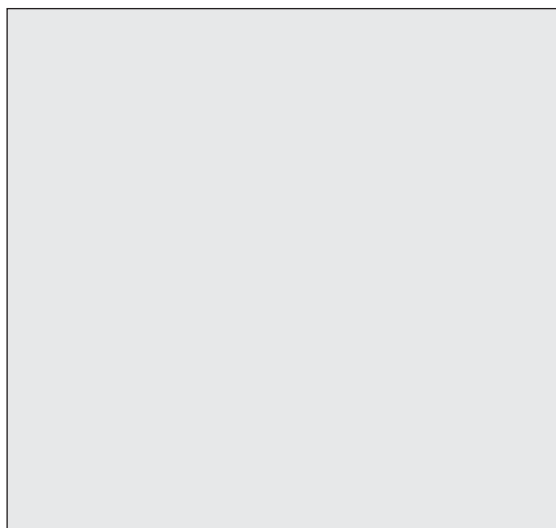
Le ton incendiaire de la petite revue ne peut faire oublier que les collaborateurs de *Légitime Défense* ne sont eux-mêmes que des émules de Breton ou d'Aragon. Il n'en reste pas moins que les poètes en révolte affichent cette fois leur désir de rompre définitivement avec le timide réformisme de leurs prédécesseurs. En ce sens, ils ont mené à terme une évolution qui avait vu le jour à la fois dans *La Dépêche Africaine* et *La Voix des Nègres*.

C'est en mars 1935, avec la publication de *LEtudiant Noir*, qu'est donné le coup d'envoi de la négritude. En effet, le seul numéro connu de ce petit journal synthétise, théorise, approfondit une réflexion entamée quinze ans auparavant.

On retrouve dans *LEtudiant Noir* les trois pôles, "afro-latin", révolutionnaire et nationaliste. Léonard Sainville cherche à dépasser la stricte lutte des classes en introduisant la "question nègre" comme moteur de l'émancipation de la race. Paulette Nardal ou Gilbert Gratiant partent à la recherche d'une identité antillaise métisse. Le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, dans un hommage à René Maran, le père tutélaire, pense possible de concilier "Raison et Imagination, Esprit et Âme, Blanc et Noir. Le Martiniquais Aimé Césaire est le plus radi-

cal de tous, il va beaucoup plus loin que la quête de ses racines. Pour lui, l'Antillais est Nègre avant tout, il doit revenir à "l'esprit de brousse" et cesser de copier le Blanc : "le colonisateur qui a 'assimilé', se dégoûte vite de son œuvre : les copies n'étant que copies, les modèles ont pour elles le mépris que l'on a pour un singe et le perroquet, car si l'homme a la peur de 'l'autre', il a le dégoût du semblable."

Cependant une fraction minoritaire de la presse noire, issue du mouvement révolutionnaire, va, par désespoir, évoluer vers un "ultra-nationalisme". Cette évolution se lit année après année dans les colonnes du

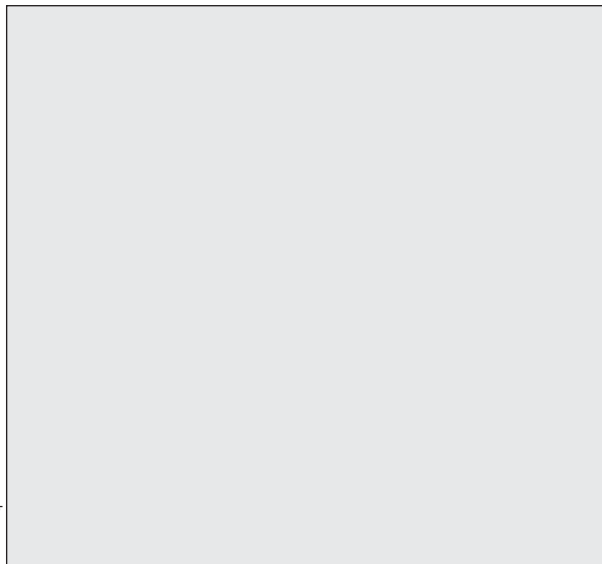


© Génériques

journal *La Race Nègre*, dirigé de 1931 à 1936 par le Sénégalais Emile Faure, le Haïtien Ludovic Lacombe et le Guadeloupéen André Breton.

Face à la vague xénophobe qui déferle en France, les collaborateurs du journal en viennent à craindre pour la survie même de “la race nègre”. Cette psychose, ajoutée à la volonté désespérée de rebâtir une identité noire sur les ruines de l’assimilationnisme, conduit *La Race Nègre* à dénoncer “un métissage général et fade”. André Breton affirme qu’il comprend le mot d’ordre “la France aux Français”, aussi légitime à ses yeux que “l’Afrique aux Africains”. Enfin, Ludovic Lacombe défend la dictature haïtienne de Stenio Vincent, au nom des valeurs africaines ancestrales étrangères aux notions de démocratie et de parlementarisme. La volonté de faire table rase, le désespoir et la fuite en avant conduisent les collaborateurs de *La Race Nègre* jusqu’aux limites du racisme.

Mais cette dérive est stoppée à la fin de 1935 par l’agression italienne contre l’Ethiopie. À l’occasion de la solidarité antifasciste dressée contre Mussolini, *La Race Nègre* redécouvre que le monde des Blancs n’est pas univoque. Après quelques années d’errements, le journal retrouve sa famille politique d’origine et combat aux côtés de l’extrême gauche antifasciste.



© GÉNÉRIQUES

Les petits journaux noirs de l’entre-deux-guerres ont posé les bases d’une révolution culturelle noire qui va s’épanouir après-guerre dans la revue Présence Africaine

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, la presse noire a parcouru un chemin immense. En 1923, *Le Libéré*, journal jugé subversif par les autorités coloniales, ne réclamait que ses droits les plus élémentaires sur un ton qui laisse rêveur : “Pourquoi nous refuser les droits des citoyens français ? Jusqu’à présent n’avons-nous pas été gentils ? Nous sommes pleins de bonne volonté, ne nous cassez pas les bras !”

Surtout, les uns et les autres ont posé les bases d’une révolution culturelle noire qui va s’épanouir après-guerre dans *Présence Africaine*,

et celles d'une émancipation politique qui débouchera sur les indépendances africaines de 1960.

Avec la revue *Présence Africaine*, fondée par le Sénégalais Alioune Diop en novembre 1947 et publiée encore de nos jours, c'est une nouvelle étape qualitative qui est franchie. *Présence Africaine* reprend peu ou prou le débat laissé en l'état par *l'Étudiant Noir* et *La Revue du Monde noir*, mais cette fois, la réhabilitation de la culture africaine atteint le cœur même de l'intelligentsia parisienne. André Gide, Michel Leiris, Marcel Griaule, Albert Camus, Georges Balandier ou Jean-Paul Sartre apportent leur caution à cette revue qui, selon les propres termes d'Alioune Diop "veut s'ouvrir à la collaboration de tous les hommes de bonne volonté (blancs, jaunes et noirs), susceptibles de nous aider à définir l'originalité africaine et de hâter son insertion dans le monde moderne".

Enfin, *Présence Africaine* est la dernière manifestation de cet "internationalisme noir" qui bientôt n'aura plus sa raison d'être. À la fin des années cinquante les préoccupations des uns et des autres ne sont plus les mêmes. Les combats se sont déplacés sur le continent noir ou aux Antilles. Après les indépendances africaines, le primat de la construction nationale l'emportera sur toute autre considération.

En 1925, l'émancipation passait d'abord par le retour à la dignité, il fallait impérativement imposer au monde le génie africain, la respectabilité du monde noir. Dans les années cinquante, avec *Présence Africaine*, c'est chose faite et la voie est désormais libre pour la reconnaissance des droits nationaux. L'ombre du bonhomme Banania n'a certes pas encore disparu, mais elle ne peut plus masquer l'entrée en scène des intellectuels noirs.

Présence Africaine est donc l'aboutissement d'un processus entamé dans l'entre-deux-guerres. Revue brillante et jalon pour l'histoire intellectuelle de trois continents, elle reste jusqu'à ce jour sans équivalent, car à l'heure des nationalismes triomphants une revue transnationale n'a plus sa place. En 1960, on est Sénégalais, Camerounais, Guyanais, Réunionnais, Malgache, Martiniquais ou Guadeloupéen, on ne se définit plus comme "Nègre".

Des revues antillaises, des journaux africains, une presse malgache voient le jour indépendamment les uns des autres et le plus souvent dans leur pays d'origine. De 1920 à 1960, ils ont gagné ensemble le combat pour la reconnaissance de leurs cultures. À partir de là, leurs chemins se séparent, car l'unicité même du monde noir leur pose problème. En effet, qu'y a-t-il de commun entre un paysan sahélien, un coupeur de cannes antillais, un prolétaire noir de chez Renault et un cireur de Harlem ? Il y a le regard de l'Autre. Et en 1960, Africains et Antillais de France ont – au moins en partie – gagné la bataille. Ils ont su imposer leur personnalité, battre en brèche le complexe de supériorité des Européens, briser le miroir déformant du paternalisme. ◀